

L'IMPARTIAL

Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 1. NO. 33

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 19 SEPT 1901.

9 ANNEE.

La Jeune Fille Pauvre

0000000XX0000000

1

UN PHENOMENE D'OPTIQUE

A des déserts, des déserts encore, comme à l'Océan l'infini. Et, pourtant, que d'illusions flottent devant le regard du voyageur ! Il oublie et la fatigue d'une longue course, et le soleil brûlant, cette terre de feu, la soif qui le dévore ; il va, il marche toujours ; il touche au but, et le but s'éloigne encore, il s'éloigne sans cesse, et le voyageur poursuit sa course insensée sans voir qu'il est le jouet d'un mirage. Ainsi allait le duc de Valdepine, non dans les plaines désolées ou sur les flots des mers, mais dans la vie qu'il côtoyait en visionnaire, et à laquelle il semblait ne pas appartenir, tant ce qui l'entourait attirait peu son attention. Il vivait de recherches, comme d'autres d'amour et de poésie, d'ambition et de débauches, de dévouement et de sacrifices.

Archimède, absorbé par son problème, c'était assurément moins que ce pauvre duc qui, s'il ne cherchait pas le principe des corps flottants, ou le secret des miroirs incandescents, n'en était pas moins attaché à son idée, c'est-à-dire, à son illusion. Le duc, fils d'un artisan, aurait été inventeur ; peut-être se serait-il brisé à l'obstacle ; s'il l'avait franchi, il serait arrivé à une haute fortune. Il était né gentilhomme, et, n'ayant pas à se préoccuper de grossir l'héritage de ses pères, il le gaspilla.

Enfant, il construisait des machines de carton, et essayait de remettre en vigueur les jeux de la jeunesse antique. Adulte, il fondait l'or et l'argent pour les travailler à sa guise, et fournissait à ses parents ravis quantité de bijoux, de boîtes, de tabatières dont l'exécution affirmait-ils, avait un véritable cachet artistique. Homme, et resté orphelin, chaque jour lui fournissait une idée nouvelle, et ses aïeux n'auraient guère reconnu leur demeure seigneuriale, tant la hache, le marteau, le progrès s'étaient abattus sur elle. Des résultats obtenus, il n'en tant point parler. Le duc ne comptait pas : c'était l'affaire de son intendant. Une de ses tantes vieille douairière, qui commençait à s'inquiéter sérieusement des tendances roturières de son cher neveu, le maria, et crut l'avoir sauvé. Malgré son antipathie bien prononcée contre les d'Orléans, elle fit solliciter pour le duc, et obtint une place dans le corps diplomatique, et y apportant d'inviolables principes, des croyances austères et cette soif d'inconnu qui le suivait partout.

La route était semée d'écueils surtout pour un homme de cette trempe et de ce caractère. Il vit de près le mal qui rougeait la société, et voulut se poser en réformateur. C'était un tort ; on le lui fit sentir, et il dut reprendre la vie de châteaux avec sa tranquillité monotone. Ne pouvant réformer les hommes, il

résolut de transformer la science agricole. Il entassait à ce sujet notes sur notes, compulsait les écrits les plus anciens, les ouvrages les plus modernes ; dressait des plans ; garnissait des infolio ; faisait construire des machines à vapeur ; se mettait en rapport avec les académies et les académiciens ; nourrissait une nuée de subalternes qui, en flattant ce qu'ils appelaient sa manie, savaient se rendre indispensables.

Voilà comment, au bout de dix ans, maître Survit, l'intendant, déclara au duc, qui d'abord ne le comprit pas, que le château et les terres étaient tellement grevés, qu'il ne trouvait plus un centime de crédit, et qu'il fallait vendre si l'on voulait éviter l'expropriation.

— Et cela, murmura le pauvre duc, au moment où mes fermes modèles allaient donner les plus beaux résultats.

Forcé fut de se résigner. La position liquidée, il ne restait que l'hôtel de la rue de Valenciennes, situé à Paris, évalué 350,000 francs et sur lequel était en partie reconnue la dot de la duchesse.

Le duc et sa femme résolurent d'aller vivre à Paris, de diminuer le train de leur maison, et de réparer, si c'était possible, par une sage économie, le désastre qui était venu les surprendre. Ils ne gardèrent qu'un vieux domestique, François, dont la famille n'avait jamais quitté celle du duc, la bonne de leur fille et une cuisinière.

Le duc avait promis de se corriger. Il ne fut pas plutôt installé dans son hôtel, qu'il s'enferma dans son cabinet, ne parut comme par le passé, qu'à l'heure des repas, et continua ses laborieuses et patientes recherches. Sa femme qui, désormais, comprenait la position qui lui était faite, essaya d'être prudente et économe pour lui, elle s'inquiéta de tant d'assiduité et d'une préoccupation si grande. A ses questions, il répondait invariablement :

— Ma chère Alix, ne vous tourmentez point ; je veux que notre fille soit une des plus riches héritières de France. Je rachèterai le château et tout le reste ; seulement, maître Survit sera chassé. Cet homme nous a trompés, chère.

Et sur ce, il rentrait dans son cabinet ou sortait pour aller à ce qu'il appelait ses affaires. La duchesse, élevée dans le respect profond de la famille, et la crainte de déplaire à son mari, essayait furtivement la larme qui débordait de sa paupière, et se réfugiait dans la prière comme dans un sanctuaire, où l'adversité ne pouvait l'atteindre.

II

UNE FEMME COMME ON EN VOIT TANT.

La duchesse de Valdepine était alors une femme de trente-trois ou trente-quatre ans. Blonde, petite et frêle, elle avait toujours l'air de chercher autour

d'elle un appui. Elle était passée des bras de sa grand-mère aux pieds des autels, où, toute jeune et fière, elle avait prononcé, sans le comprendre, son premier, son unique serment : elle avait quinze ans. Son mari était devenu pour elle l'idéal du beau et du bon. Elle l'aima avec la naïveté de son âge ; s'inclina devant son intelligence, et vécut joyeusement des quelques sourires qu'il lui donnait et de l'atmosphère d'élégance dont il l'entourait. Il la traitait en enfant gâtée, et ne l'associa jamais à ses travaux, la fleur, disait-il, ne devant vivre que de caresses et de rayons.

Alix le laissait faire sans se préoccuper d'un avenir que nul ne lui avait appris à redouter ou à prévoir ; sans songer que le temps apporte souvent à tous son contingent d'épreuves, et que les folles prodigalités, aussi bien que les entreprises hasardeuses, conduisent fatalement à la ruine.

Elle avait vingt-six ans lorsque maître Survit parla, pour la première fois, devant elle, d'affaires, de réglemens de comptes, d'hypothèques, d'intérêts à payer, etc. etc., et étala sous ses yeux ce qu'elle appelait le grimoire des hommes de robe. Instinctivement, elle devina alors le malheur, et, couvrant sa fille, sa Fernande, de baisers févreux, elle versa de véritables larmes, et se reveilla femme et mère, prête à la lutte, forte contre le danger, se sentant au cœur une énergie inconnue, ayant soif de savoir et épouvantée du gouffre qu'elle entrevoyait vaguement devant elle.

Mais on ne réforme pas facilement sa nature à cet âge. Le duc avait sur elle un ascendant immense. De son côté, elle avait en lui une foi robuste qu'aucune catastrophe, n'aurait pu ébranler. Elle redevenait bientôt elle-même ; souffrit beaucoup des déceptions du duc, en accusa avec lui le hasard et les hommes, et le laissa maître de sa fortune comme il l'était de sa destinée.

C'était une faute. La pauvre femme ne comprit pas que cette faute pouvait devenir un crime ; qu'elle était mère, et qu'elle devait sauvegarder les intérêts de son enfant ; que sa fille aurait un jour le droit de lui demander raison de sa faiblesse, et que la folie de son mari devait infailliblement aboutir à une ruine absolue. Avec elle espérait ; mais le temps passait, et leur position, loin de s'améliorer, empirait tous les jours.

Peu à peu, la jeune femme dut renoncer à son luxe, à ses réceptions, au monde. Elle le fit sans murmure, et, pour ne pas préoccuper son mari et l'opinion publique, elle mit ce changement, cette retraite, sur le compte de sa santé. Le fait est que cette lutte l'usait sourdement, et que sa physionomie, souriante quand même, se revêtit, par moments, d'une expression desolée qui faisait mal à voir. Le duc poursuivait ses recherches, et parlait de colli-

CARTES D'AFFAIRES

Dr. Murphy
PHYSICIAN AND SURGEON
First Prize Graduate New York University
TIGNISH, P. E. I.

J. DOIRON, M.D.
GRADUÉ DE LAVAL DE MONTREAL.
Tignish. I. P. E.

A. A. McLean, K. C.
Attorney at Law
BROWN'S BLOCK, CH'TOWN
Money to loan at low rates.

J. E. WYATT,
SUCCESEUR DE HODGSON & WYATT
AVOCAT, NOTAIRE, ETC
Solliciteur pour les Nova Scotia and Summerside Banks
— ARGENT A PRETER. —
Bureau : Au dessous de Clifton House.
SUMMERSIDE, P. E. I.

CARD
DR. H. L. DICKEY,
Late Clinical Assistant at Royal London Ophthalmic Hospital, Moorfields, and Central London Throat & Ear Hospital
SPECIALIST—EYE, EAR, NOSE AND THROAT
Office—Cameron Block.
Residence—Richmond St. West
Office Hours—9.30 a. m. to 1 p. m. to 4 p. m. Evenings by appointment.
Eyes tested and fitted with Glasses.

Arsenault & McKenzie
AVOCATS, &c.
(Récemment chez Charles Russell et Cie., Londres)
BUREAUX :
Summerside et Charlottetown
Aubin E. Arsenault, S' Side.
H. R. Mackenzie, Ch'Town.
—
ARGENT A PRETER

QUEEN HOTEL

FORMERLY PERRY HOTEL
Queen Street, Head of Queen's Wharf
This new and commodious hotel is now open for business. Thoroughly fitted up with all the modern improvements, this hotel offers to the public accommodation, which cannot be excelled in any other on the Island. Good tables, large airy bedrooms, bath rooms, sample rooms. Terms moderate. Free coach to all trains and steamers. Special accommodation for commercial travellers.

FRANK PERRY
S' Side, Oct. 19th. 1 y. Prop.

Hémorroïdes Guéries

Environ une personne sur quatre souffrent des Hémorroïdes démanchantes, saignantes ou saillantes. On ne pourrait rapporter un seul cas, ou l'onguent du Dr Chase n'a donné un prompt soulagement et où il n'a opéré une guérison parfaite, quand on en a fait usage régulièrement. Informez-vous en à vos voisins. Cet Onguent est recommandé par tous ceux qui s'en sont servis. 60 cts la boîte. Tous les marchands, ou Edmanson Bates & Cie, Toronto.

GOOD ADVICE TO THE PEOPLE

The following dialogue was heard a few days ago in one of our neighboring settlements. Read it :—
Pat—"Hello, Peter ?"
Peter—"Eel-oh oh-oh-ho, Pat."
Pat—"Why Peter, that's a terrible cough you have."
Peter—"I know. It's killing me Pat."
Pat—"Why don't you get something to cure you ?"
Peter—"Sure I have tried all the cough medicine on the market but they did me no good."
Pat—"Why don't you go to the doctor ?"
Peter—"Well, I intended to go, but Barney called over to see me last night and told me not to bother with any of them."
Pat—"Why was that, Peter ?"
Peter—"Well, he says last spring when Margaret was sick she had all the doctors in the place to see her, and the de'il the bit she was the better of them."
Pat—"And will you tell me what cured her ?"
Peter—"Well, he says he heard great talk about this MacDONALD'S DRUG STORE keeping very fine medicine for man or beast, and he started at once to see Mr. McDonalds, himself. He gave him two bottles of MacDONALD'S ANODYNE PINE EXPECTORANT, which only cost him 25 cents apiece. This cured her completely."
Pat—"Well ! Well ! that was cheap."
Peter—"Yes and he says if he had gone to McDonald's Drug Store and got this medicine in the first start he would have saved over \$50 that he had paid out for doctors' bills and medicines."
Pat—"Dear, oh dear ! My, oh my ! Peter, I would advise you to go to Summerside and see that man at once !"
Peter—"Well, Pat, I will go to see him this day with the help of the Lord and the old horse. Good bye, Pat."
Pat—"Good bye, Peter."
P. S. Pat—"Eoy ! Hi ! Before you go take this 25 cents with you and bring me a bottle of that McDonald's Anodyne Pine Expectorant for Ann."
Peter—"I will that, sure."

AVIS

M. Aubin E. Arsenault, avocat, sera au magasin de MM. J. O. Arsenault et cie. Wellington, tous les samedis après midi, durant les mois d'été. Toutes personnes de cette partie du pays ayant affaire à lui pourront le voir—mai 22 1901 ff.

WOOD FARM FOR SALE.

Situated at Palmer Road, Lot 2, containing 123 acres, covered with a good growth of mixed wood.
For further particulars apply to
B. D. McLELLAN,
Palmer Road,
May 9th. 1901—tf. Pioneer.

School & College BOOKS

Of all kinds
ALWAYS ON HAND
CHAS. J. MITCHELL
144 Queen St. Charlottetown
Opp. Prowse Bros. P. E. I.
Mail orders receive prompt attention.

Agents for the Perry Pictures

HOTEL RIVERSIDE

DUKE ST. MONCTON, N. B.

Cet hotel est à une minute de marche du Dépôt de l'Intercolonial en face du Bureau de Poste et près de la Rivière.

La proximité de l'hôtel de la rivière, permet de voir, en plein, le spectacle grandiose du BOAR à chaque marée.

Termes raisonnables.
Une étale de première classe pour la commodité des voyageurs.

FRED. THIBODEAU
RPPQ

TO THE PEOPLE

West Prince
I am better prepared than ever to supply the demand in FRUIT of all kinds which arrives fresh weekly.
All kinds of Temperate Drinks ON ICE.
A good supply of PIC-NIC goods, such as
Raspberries, Strawberries, Lemon and Pine Apple Cordials (for drinks.)
In canned meats ; PIGS FEET, LUNCH TONGUE, DEVILED HAM.
A large assortment of Confectionery, always fresh.
Cigars wholesale and Retail.
I also keep a good assortment of spectacles and eye glasses—Eyes tested free.
Watch & Jewelry repairing promptly attended to
W. J. Crockett,
who keeps the Alberton Fruit and Confectionery Store.

ANDREWS RHEUMATIC CURE

is the remedy to take if you suffer with rheumatism, sciatica or kidney troubles.
This medicine acts on the kidneys and bowels, driving the poisons out of the system that cause the sufferings of rheumatism and sciatica. It sharpens the appetite thus giving more strength.
ANDREWS' RHEUMATIC CURE

is being used more than ever before, and everybody that has used it or is using it praiseth it very highly.

It is made up of BARKS, BERRIES, HERBS, LEAVES AND ROOTS

which when boiled down make 2½ pints of medicine, so it is not expensive, besides being very efficient.

If you suffer with rheumatism you should give it a trial. Price 50c. a box or 3 for 1.25, mailed to any address.
Prepared only by

J A GOURLIE

PRINCE COUNTY DRUG STORE
SUMMERSIDE, P. E. I.

POURQUOI EXPERIMENTER quand vous pouvez obtenir un remède qui a au delà de vingt ans d'épreuve—Fuller's Blackberry Cordial. Il guérit toutes les maladies d'Été, chez les Enfants et les Adultes. Vous pouvez vous le procurer chez tous les marchands. Prix, 25 cts.